

KYABJÉ LING DORJÉCHANG THOUP TÈN LOUNG TOG NAMGYEL THRINLÈ (1902-1983)



Rédacteur : Marie-Stella Boussebart – janvier 2006

« Pour la *Doctrine du Mouni*, vous êtes comme un deuxième Bouddha ; Inégalable, vous maintenez le parfait Dharma des *textes* et des *réalisations* ; Vous dominez les trois mondes de vos *activités triomphantes* ; Ô Maître à l'éthique pure, je vous invoque. »

Le 97^{ème} Ganden Tipa, successeur de Jé Tsongkhapa à la tête de l'école guélougpa, n'a pas cessé d'enseigner toute sa vie durant, très souvent de manière classique, au travers d'exposés adressés à un auditoire attentif et fervent mais aussi, à chaque instant, au travers de ses moindres faits et gestes.

Dès sa naissance, Kyabjé Dorjéchang donne le ton : le 6^{ème} jour du 11^{ème} mois de l'an du lièvre d'eau, c'est-à-dire fin décembre 1902 ou courant janvier 1903, il naît, à l'aube, dans une famille très pauvre de Yabpou – site sacré de Cakrasamvara - à une journée de marche au nord-ouest de Lhasa. D'origine modeste, il restera toujours simple et accessible à tous, en dépit des multiples titres successifs qui lui seront décernés, faisant de lui l'un des personnages principaux du Tibet du XX^{ème} siècle, non seulement sur le plan religieux mais aussi temporel, malgré tous ses efforts pour déborder le moins possible de la sphère spirituelle qui est son milieu naturel. Mais las ! Le tuteur d'un tout jeune Dalai-lama confronté à la période la plus troublée de toute l'histoire du pays ne peut complètement éviter d'être mêlé aux grandes décisions nationales.

Toujours est-il que, ce matin-là, la jeune Sönam Dékyi subit un choc en découvrant qu'en fait de bébé, elle vient d'accoucher d'une espèce de sac oblong ! On imagine son soulagement quand le placenta se déchire enfin sous ses mains fébriles. Son petit dernier est donc né coiffé ! Voilà qui est de bon augure, et pourtant la chance continue à fuir la maisonnée. Le père, Karbog Kunga Tséring, meurt peu de temps après, laissant sa femme, ses deux fils et sa fille dans une situation des plus précaires.

De son côté, Jhampa Losang, neveu et assistant du deuxième Ling Rimpoché, Losang Loungtog Tènzin Thrinlè, qui est décédé en 1902 à 47 ans, a hâte de retrouver son Maître et multiplie les démarches. Il consulte l'oracle d'état Gandong, qui, après avoir fourni de précieuses indications, ne départage pourtant pas les candidats. En d'autres temps, l'on aurait recouru à l'autre oracle d'état, mais en ce début de XX^{ème} siècle, le gouvernement tibétain interdit formellement d'interroger la déité protectrice Néchoung. C'est donc le 13^{ème} Dalai-lama qui, parmi les trois garçonnets dont on lui soumet les noms, tranche que la réincarnation de son tuteur trop tôt disparu est Sönam Wangdèn, fils de Karbog, et il lui donne son nouveau nom : Thauptèn Loungtog Namgyèl Thrinlè. En outre, « bien que l'intendant ait omis de le lui demander (il avait des vues sur un autre candidat), mais en souvenir de la bienveillance de son propre tuteur », comme il l'écrit lui-même dans le colophon, le Grand Treizième compose une prière de longue vie. Ce n'est là que le premier témoignage d'une gratitude manifestement sincère et indéfectible car dès lors il accorde ses soins les plus vigilants au jeune lama, lui confère lui-même des ordinations successives, en 1912, puis 1922, et lui fait entamer une carrière fulgurante en lui confiant très tôt des postes de responsabilité.

Comme son emploi du temps ne lui permet pas de lui dispenser autant d'enseignements qu'il le souhaiterait – or, il est essentiel qu'il devienne le dépositaire d'un maximum de lignées –, S. S. le XIII^{ème} Dalai-lama envoie son protégé auprès de celui qui va devenir son Maître principal : Pabongkha Dorjéchang, le guidé révérend, à la fois craint et adoré. Kyabjé Dorjéchang raconte bien plus tard que, lors de la transmission de la pratique de « chöd », à quelques lamas et guéshés dont lui-même, il s'est senti si impressionné et intimidé... qu'il n'a strictement rien retenu, mais a heureusement pu ensuite apprendre la mélodie et autres avec Jamyangla, l'assistant du Maître. Lui qui excelle dans l'imitation, prend plaisir à mimer pour ses propres disciples les intonations, les postures, les mimiques de « Lama Dorjéchang », et c'est toujours par cette expression à la fois déférente et affectueuse qu'il évoque le Maître, incapable de prononcer crûment son nom car la politesse tibétaine le prohibe. Jamais au grand

jamais, il ne se sépare du petit reliquaire qui abrite une photo de son Maître prise dans sa jeunesse.

C'est en 1911 que le jeune lama est amené à Lhasa. Juste quand il arrive devant le temple de Ramoché, retentit le gong qui appelle les moines de Gyudtö à l'assemblée du matin. Effectivement, à peine promu guéshé, lui-même rejoindra cette communauté en 1924. Reçu premier aux examens ès tantras l'année suivante, dès 1926, il sera nommé maître de discipline par le Dalai-lama qui lui dit et répète qu'il doit poursuivre et mener à bien l'œuvre commencée par son prédécesseur. Le Régent Rating Rimpoché lui tient le même discours quand il le fait vice-abbé de Gyudtö en 1936, ce qui le mène à la charge d'abbé dès 1938, un an plus tôt que prévu, en raison du décès de l'abbé le précédant. Mais avant de diriger d'une main de fer le collège de Gyudtö, où il rétablit la règle dans toute sa rigueur n'hésitant pas à infliger de sévères châtements, y compris corporels, aux moines coupables de paresse ou de négligence, Kyabjé Dorjéchang doit lui-même s'initier à la lecture et à l'écriture en son ermitage de Garpa Ritro, où, lors des rares jours de congé, il s'adonne avec succès au bricolage. L'art de fabriquer une table, ou un coffre, n'a pas de secret pour lui, et c'est lui qui développe les photos prises par ses assistants avec un appareil qui lui a été offert par un moine mongol de Gomang. Il connaît aussi très bien l'iconographie et dessine à merveille fleurs et oiseaux.

En réalité, les plages de liberté sont exceptionnelles et de 1913 à 1924, Kyabjé Dorjéchang se consacre à ses études de philosophie, au collège de Loséling de Drépoung, comme ses prédécesseurs : leur nom de Ling lui vient de leur unité régionale, Ling khangtsèn. Les journées qui pourtant commencent tôt le matin et finissent très tard sont toujours trop courtes, entre les séances de mémorisation, les cours, les débats et les assemblées de prières, sans oublier la récitation quotidienne au professeur qui vérifie si le passage du jour a été bien appris. Et pas question de se livrer à des jeux animés lors des congés : le jeune lama doit se contenter d'observer du toit ses condisciples en train de s'amuser, et a juste le droit de lire des biographies de maîtres du passé. La maison Ling est très pauvre, suite à l'incendie de 1912 qui a consumé la demeure de Lhasa et son contenu, tant et si bien que de tous les lamas du collège, il est de loin le plus mal vêtu. Et dire que la pitance est frugale est un euphémisme. Les fruits de cette formation austère ? Il a à peine 21 ans quand il obtient le deuxième rang aux examens de guéshé lharampa et entre au collège tantrique de Gyudtö, le jour même où Kyabjé Trijang Rimpoché y achève sa formation en tantras.

Dès qu'il a achevé la formation académique en philosophie puis en tantras, à partir de 1926 il se rend auprès des plus grands maîtres, et ce dans tous les domaines, y compris la grammaire, l'astrologie et la poésie. En tout, Kyabjé Ling Dorjéchang suit vingt-neuf Maîtres, et entretient avec certains une relation mutuelle de maître à disciple. C'est le cas notamment avec le Régent Tatrag Dorjéchang et surtout le tuteur Kyabjé Trijang Dorjéchang, au destin si proche du sien : quasiment du même âge, ils ont tous deux connu jeunes le dénuement et partagent les mêmes expériences et responsabilités tout au long de leur vie. En Inde, chaque printemps, quand Kyabjé Ling Dorjéchang revient de Bodhgaya où il a dirigé le Mönlam, il fait halte chez Kyabjé Trijang Dorjéchang avant même de regagner sa propre demeure, pour le saluer et lui souhaiter la bonne année, visite qui lui est rendue le lendemain sans faute.

A l'occasion d'un pèlerinage qu'il effectue en 1930, Kyabjé Dorjéchang commence à dispenser à autrui des enseignements, en l'occurrence sur « la Voie rapide », et il ne cessera plus sa vie durant. Par exemple, lui qui, en tant que réincarnation du grand traducteur Ra Lotsawa qui vécut au XI^{ème} siècle, est considéré comme une émanation de Vajrabhaïrava, donnera chaque année au moins une initiation de Vajrabhaïrava sous sa forme solitaire.

A partir de 1936, il prend donc en main le monastère de Gyudtö et si sa sévérité y est entrée dans la légende, il faut aussi savoir que les deux collèges tantriques de Gyudmed et Gyudtö se savent investis de la responsabilité de maintenir les lignées des trois tantras principaux : Gouhyasamaja, Samvara et Vajrabhaïrava, ce qui requiert rigueur et précision. De ce fait, les moines, qui sont admis sur concours avec quota !, apprécient particulièrement les dirigeants qui se montrent exigeants. Tel moine, affligé d'une maladie chronique depuis des années, vint remercier avec effusion Kyabjé Ling Dorjéchang qui, à l'époque maître de discipline, lui avait administré une correction certes cuisante mais qui avait eu curieusement pour effet de le guérir.

Dans l'exercice de ses fonctions de vice-abbé, un jour que Kyabjé Dorjéchang se trouve sur le toit du Ramoché, il voit dans la grande rue proche un boucher sur le point d'égorger un mouton déjà dûment ficelé. Aussitôt, il envoie quelqu'un pour racheter vivant le mouton, à n'importe quel prix. Comme la règle lui interdit de le garder au collège, il installe le rescapé, Tséring, « Longue vie », dans son ermitage, où il a environ quatre cents moutons et chèvres ainsi sauvés du couteau. Mais il a un lien particulier avec Tséring qui, bientôt, le suit comme un chien au point qu'il l'emmène avec lui sitôt qu'il a du temps pour marcher et sortir de la ville. Il lui attache sur le dos un petit tapis et une couverture et les voilà partis tous les deux jusqu'à un coin tranquille dans la nature. Kyabjé Dorjéchang s'assied alors sur le tapis et

corrige les épreuves confiées par Taträg Rimpoché, qui compile les œuvres du Grand Treizième et en rédige le catalogue. Comme le manège se répète à chaque jour de congé, certains moines émettent des critiques à propos de leur vice-abbé si intransigeant à leur égard et qui semble préférer se promener plutôt que de rester chez lui. Quand on rapporte ces moqueries à l'intéressé, celui-ci se contente de dire : « Les pauvres ! Ils ne savent pas ce que je vais faire. » Ceci dit, Kyabjé Dorjéchang aimera toujours s'installer dehors, au grand air, pour se délasser.

Mais en 1938-39, l'heure n'est pas à la détente. L'abbé de Gyudtö se doit de participer aux recherches en vue de découvrir le nouveau Dalaï-lama, tout comme, deux ans durant, il a collaboré activement aux cérémonies et travaux consécutifs à la disparition du Grand Treizième, avec Taträg Rimpoché ou encore Trijang Rimpoché. Les deux futurs tuteurs du 14^{ème} Dalaï-lama ont alors connu des journées bien difficiles au Potala, où ils n'avaient aucun endroit où se retirer pour prendre un peu de repos, jusqu'à ce qu'ils se lient avec le maître de chant du collège de Namgyel, qui désormais les accueillit chez lui.

En sus de sa charge d'abbé, Kyabjé Dorjéchang est bientôt choisi pour servir d'assistant en étude au jeune hiérarque, dont en 1941 il devient tuteur junior et en 1953 tuteur senior. Quand, matin et après-midi, il donne le cours à son illustre élève, il ne gaspille pas un instant et ne fait jamais la moindre digression. Il se montre pourtant moins rude qu'avec les moines de Gyudtö : s'il est arrivé que Kyabjé Dorjéchang gronde Sa Sainteté, il n'a jamais fait usage du fouet, néanmoins accroché au mur de la salle de classe au Potala comme au Norboulingka. Au palais d'été, il prend toujours soin d'apporter quelques fruits à l'intention des singes, qui n'hésitent pas à chercher dans ses vêtements les friandises rituelles. Car une autre caractéristique de Kyabjé Dorjéchang est sa bonté et sa gentillesse pour les plus démunis, et donc pour les animaux. Qu'il entende les gémissements d'un chien battu, et immédiatement les larmes lui montent aux yeux, et il recommande à ses assistants comme à ses élèves de bien traiter les bêtes.

Kyabjé Dorjéchang, de par ses fonctions, est constamment présent auprès de Sa Sainteté, en particulier lors des événements importants. C'est lui qui lui confère l'ordination de bhikshou en 1954 dans le Jokhang, après quoi il l'accompagne en Chine au prix d'un long voyage que des inondations rendent encore plus difficiles que de coutume. Bien qu'affecté par une forte fièvre et une toux persistante, il assume toutes ses obligations, ne se dérochant que pour les visites de musées et autres activités annexes. Incapable d'assimiler la cuisine chinoise, il se sustente de tsampa, mais maigrit énormément. En 1956, il n'hésite cependant pas une seconde

à accompagner Sa Sainteté cette fois en Inde, pour commémorer le 2 500^{ème} anniversaire du parinirvana du Bouddha. En 1959, il est bien sûr à ses côtés sur la route de l'exil, et jusqu'en 1983, il réside toujours non loin de lui, prêt à répondre à l'appel, que ce soit pour élucider des questions doctrinales, lui conférer une initiation, lui transmettre une instruction, lui donner un avis, célébrer une cérémonie ou partager un repas.

A partir de l'installation en Inde, les réfugiés tibétains puis les sympathisants de toutes nationalités sont de plus en plus nombreux à solliciter du Tuteur ses précieux enseignements, et le phénomène s'intensifie encore quand il accède au trône de Ganden le 16 mars 1965, c'est-à-dire quand il devient le chef suprême des guélougpas. Mais si tous les guélougpas d'aujourd'hui sont ses disciples directement ou indirectement, il compte aussi nombre d'élèves dans les autres courants. Sachant qu'un bon exemple vaut mieux qu'un long discours, il met lui-même en œuvre les instructions.

Un bouddhiste s'en remet par définition aux Trois Joyaux, Bouddha, Dharma et Sangha, qui suscitent en lui confiance et vénération. Parmi eux, le Dharma est symbolisé par les textes, qu'il convient donc de considérer avec respect. Le fidèle intendant de Kyabjé Dorjéchang, Losang Loungrig, a pu en témoigner. Alors que son Maître n'interfère guère dans les affaires domestiques, il se réserve le contrôle de la bibliothèque, et il n'est pas question de prêter un livre sans son autorisation ; mais quand lui-même emprunte un ouvrage au Palais, il laisse une fiche en dépôt et demande un reçu quand il restitue le volume. Il ne s'agit pas d'avarice ni d'attachement aux livres en tant qu'objets, mais bien de respect pour ce qu'ils représentent et de prudence pour éviter tant à autrui qu'à soi-même de commettre par inadvertance l'un des pires vols qui soient. Sa Sainteté raconte que son Tuteur ne posait jamais de livre directement sur une table, toujours sur un tissu. De même, depuis qu'en été 1927, lors de l'enseignement de « la Voie rapide » et des « Instructions de Mañjoushri », Kyabjé Dorjéchang a entendu Pabongka Dorjéchang insister sur le fait que, par déférence, il ne convient pas de dormir les pieds tendus vers des thanckas ou autres représentations de Bouddha et bodhisattvas, il est extrêmement vigilant sur ce point et, le cas échéant, modifie l'agencement des pièces où il a à dormir. Plus surprenant pour les Occidentaux est le fait qu'il se conforme à l'habitude tibétaine de régulièrement consulter des oracles et de recourir à la divination. Au moins une fois par an, et souvent plus, il interroge ses deux protecteurs officiels, Gandong et Néchoung – depuis la réhabilitation de celui-ci.

Chaque année, Kyabjé Dorjéchang effectue une ou plusieurs retraites, et comme en toutes ses activités, il prend le temps nécessaire. Ce n'est pas lui qui bâclerait une méditation pour en

finir au plus vite. Peu importe les heures qui défilent. Il lui arrive bien souvent de répéter plusieurs fois des passages pour améliorer encore ses visualisations. Et lui qui ne cesse de transmettre à autrui les lignées dont il est le dépositaire depuis si longtemps, se prosterne devant son ami mais néanmoins Maître Kyabjé Trijang Rimpoché, le priant de lui dispenser telle initiation, y compris de Vajrabhairava !, de sorte qu'il effectue ensuite la retraite dans les meilleures conditions. Ou encore, il lui demande l'enseignement du « Lama Tchöpa », ou du « Grand Lamrim ». C'est en automne 1968, lors d'un séjour commun en Suisse à l'occasion de l'inauguration du monastère tibétain de Rikon, que le Tuteur junior expose au Ganden Tipa l'œuvre capitale de Jé Tsongkhapa. Kyabjé Ling Dorjéchang avait certes jadis reçu cette transmission du 13^{ème} Dalai-lama, mais il estimait qu'il était alors bien jeune. De plus, il considérait manifestement son homologue comme le dépositaire légitime du lamrim, transmis par Pabongkha Dorjéchang. De toute sa vie, lui-même n'aura exposé à autrui le « Grand Lamrim » que six fois, dont quatre à Sa Sainteté.

Kyabjé Ling Rimpoché a donc 65 ans quand il vient apporter en Europe réconfort et soutien à ses compatriotes disséminés ici et là. Il les exhorte à ne pas se couper de leur culture et de ses valeurs religieuses, et tâche de leur faire prendre conscience de l'importance, pour cela, de ne pas oublier leur langue maternelle. D'un autre côté, il leur rappelle le dicton tibétain selon lequel « il faut respecter la loi du pays dont on boit l'eau » - puisqu'ils ont été contraints à l'exil, ils doivent s'adapter au mieux à leur nouveau cadre de vie. Comme toujours, il donne l'exemple. Par exemple, à chaque fois qu'il reçoit un visiteur occidental, il se lève et lui tend la main.

Les deux Tuteurs vont ainsi de lieu en lieu, en Suisse, puis en Allemagne et en Angleterre. Leur disciple commun, Dagpo Rimpoché, qui est installé en France depuis octobre 1960, insiste pour qu'ils profitent de ce voyage en Europe pour effectuer des examens médicaux. La divination accomplie par le Tuteur junior révèle que la France s'avèrerait l'endroit le plus propice pour Kyabjé Ling Dorjéchang, qui arrive à Paris le 6 janvier 1969. Dès le 16, rendez-vous est pris à l'hôpital américain de Neuilly, et un traitement adapté est prescrit pour soigner, avec succès, l'hyperthyroïdie qui fatiguait tant le Maître. Le Nouvel An – qui tombe le 17 février – est cette année-là exceptionnel pour les quelques Tibétains et Mongols de l'hexagone, du fait de la présence rayonnante des deux Tuteurs, qui prennent date pour rentrer ensemble en Inde le 7 avril.

Onze ans plus tard, le 19 juin 1980, Dagpo Rimpoché a à nouveau la joie extrême d'accueillir son Maître en terre française. C'est le début d'un long périple de 4 mois et demi durant lequel

il se met totalement à son service et lui sert d'interprète, de secrétaire, de cuisinier ou de guide touristique en fonction des besoins du moment. Les étapes sont plus nombreuses : France, Italie, Suisse, France, Etats-Unis, Canada, France. Kyabjé Dorjéchang dispense enseignements et initiations, mais il apprécie aussi les quelques jours de vacances qu'il passe à la Grande Motte. Il est ravi de voir les vacanciers se détendre et s'amuser et, à défaut de se baigner comme il le faisait jadis dans le fleuve de Lhasa, il n'hésite pas à retrousser sa robe monastique jusqu'aux genoux pour marcher un peu dans l'eau salée dont on lui a vanté les vertus thérapeutiques.

Après son retour en Inde le 17 novembre, Kyabjé Dorjéchang reprend ses multiples activités. Ses journées sont bien chargées, même quand il n'a pas d'enseignements à donner :

5 heures du matin : lever. Après avoir fait sa toilette, il boit une tasse de lait chaud, fait une courte promenade dans le jardin, puis s'assied sous l'auvent pour réciter 35 fois la Louange aux 21 Tara. Il rentre et se prosterne plusieurs fois devant le Bouddha avant de faire quelques prières.

7 h 30 : petit déjeuner avec l'intendant et fidèle compagnon depuis 1930, Losang Loungrig. Au menu, de la tsampa et trois tasses de thé.

Jusqu'à 11 h 30 : prières et méditations ponctuées d'un grand nombre d'offrandes du mandala.

12 h : déjeuner, toujours en compagnie de l'intendant. Il ne manque pas d'offrir une poignée de nourriture aux fourmis, et n'omet bien sûr ni les prémices ni la dédicace.

14 h : audiences ou lecture.

15 h : thé ; il absorbe environ trois tasses en se servant lui-même.

16 h : prières, dont chaque jour quelques pages du Soutra de la sagesse en 8 000 stances.

18 h : dîner, après lequel il s'installe sous l'auvent avec l'intendant et les autres assistants pour quelques instants de conversation. Souvent, il leur parle de sa jeunesse, de ses études à Drépoung puis à Gyudtö, des assemblées qui s'y tenaient, et il imite la voix et les gestes des Maîtres de l'époque. En fait, il ne parle jamais que du Dharma.

À partir de 20 h : prières – dédicace – prosternations, puis coucher.

En dépit des cérémonies de longue vie et des requêtes intenses formulées par des milliers et milliers de disciples, le 9 novembre 1981, Kyabjé Trijang Dorjéchang donne l'ultime enseignement de l'impermanence et s'éteint chez lui, Kyabjé Ling Dorjéchang à ses côtés.

C'est sans doute en partie en hommage à lui qu'à partir du 30 décembre 1982, et trois semaines durant, le Ganden Tipa expose à Séra Jé le « Grand Lamrim » à l'intention d'environ 1 500 moines et 500 laïcs, et ce en se conformant scrupuleusement à la tradition. Ainsi débute-t-il par un « tsishag », c'est-à-dire qu'à trois reprises il psalmodie de mémoire les premières pages de l'ouvrage, qui sont ensuite reprises, toujours de mémoire, par « le chef récitant », en la circonstance l'abbé, Dènma Légdèn.

Kyabjé Ling Dorjéchang sait que l'année 1983 est des plus délicates mais ne ménage pas sa peine pour autant et à ceux qui l'implorant de demeurer en vie, il se contente de répondre que naissances et morts se produisent sans liberté.

Quand le 4 septembre 1983, tombe la nouvelle de la mort soudaine à Spiti de Serkong Tsènshap Rimpoché, lama de Ganden Jangtsé proche de Sa Sainteté, l'intendant diffère d'en informer son Maître mais comme les moines de Namgyel Datsang viennent demander quelles dispositions prendre – en plus, Sa Sainteté est au loin, en Suisse -, il est contraint de mettre au courant Kyabjé Dorjéchang, lequel semble très affecté.

Le lendemain matin, lorsque vers 5 heures, Losang Loungrig entre dans la chambre à coucher, le Tuteur est paralysé ; c'est une hémiplegie. Au chevet du malade se relaient ses proches disciples, dont Dagpo Rimpoché et d'autres lamas et guéshés. Le Maître n'a rien perdu de son sens de l'humour et quand Kyongla Rimpoché dit les prières quotidiennes à haute voix près de lui pour l'aider à tenir les engagements contractés, il se moque gentiment de lui et ne manque pas de l'imiter.

Décidément, le lien avec les thérapeutes français est fort : il se trouve que, parmi les élèves occidentaux de Kyabjé Dorjéchang alors présents à Dharamsala, Jean-Pierre X est kinésithérapeute, et quand il vient faire faire des exercices de prononciation au Ganden Tipa, celui-ci les fait aussi effectuer par Kyongla Rimpoché.

Après une légère amélioration, l'état de santé du Tuteur se détériore le 10 décembre à 21 heures et Sa Sainteté accourt auprès de lui, « triste au-delà de toute mesure », écrit-il. Durant les quelques jours suivants, Kyabjé Dorjéchang recommande à un de ses familiers, Sangra Jhampa Rimpoché, d'apporter son aide à Losang Loungrig une fois que lui-même sera mort, et il se fait lire le « Grand Lamrim » et « l'Essence des excellents discours » de Jé

Rimpoché par Dénma Lochö Rimpoché, de Loséling comme lui. Le 25 décembre, à 11 heures, le Maître interrompt sa respiration mais demeure quatorze jours en méditation. Son visage détendu arbore un léger sourire et les moines qui prient à côté de lui entendent distinctement des damarous et clochettes, invisibles quoiqu'audibles.

Entre la crémation et la momification, usuelle au Tibet pour les Ganden Tipa, Sa Sainteté a opté pour la seconde solution, bien qu'un peu inquiet des effets du climat local plus chaud qu'au Tibet. Les méthodes tibétaines sont utilisées, à partir de l'ouvrage composé par Kyabjé Dorjéchang lui-même, suite à un enseignement de Pabongkha Dorjéchang sur le sujet. Une fois prête, la momie est placée dans un stoupa funéraire conservé à Drépoung, par choix de l'intendant.

Maître du plus haut niveau spirituel, Kyabjé Dorjéchang était le détenteur de toutes les lignées de transmission existantes, du Kangyouur et du Tèngyouur. Considéré comme la réincarnation de Ra Lotsawa, il revêtit au cours de l'histoire de multiples formes, dont nombre de personnages célèbres de l'Inde et du Tibet. Pour n'en citer que quelques uns, il fut en Inde l'arhat Oudayin, ami d'enfance du prince Siddharta, mais aussi Bouddhapalita, Dignaga ou Candrakirti. Au Tibet, il revient en tant que Potowa, Jayulwa Shönou Ö, Orgyèn Lingpa ou Karmapa Mikyö Dorjé. Il fut aussi quatre fois Ganden Tipa et tuteur de trois dalaï-lamas.

Or, il était d'une modestie et d'une simplicité peu communes, qu'il alliait à une détermination et un esprit de décision non moins exceptionnels. Bien qu'excellent écrivain, il écrivit peu d'ouvrages, répondant par exemple à Kyongla Rimpoché qui le pressait de composer un commentaire qu'à notre époque c'étaient les pratiquants qui manquaient, mais certainement pas les Dharmas à pratiquer ! Car il était sévère, ne l'oublions pas, et le même Kyongla Rimpoché en fit souvent les frais : alors qu'il essayait de recevoir la transmission de lignées devenues rares, estimant que c'était sa responsabilité de lama, il se fit un jour vertement tancer par le Maître qui lui assena que, lorsque lui-même avait demandé des enseignements à ses Maîtres, c'était uniquement avec l'idée d'essayer de les mettre en pratique, ne serait-ce qu'un peu, et non pour en faire un négoce ! Et effectivement, il avait parfois fait le choix de ne pas recevoir telles ou telles transmissions quand il lui avait semblé qu'il ne pourrait pas les appliquer. Il se refusait à simplement « engranger » des initiations.

Bon et ferme, précis et concis, minutieux autant que détendu, il révérait ses Maîtres et chérissait tous les êtres en s'oubliant lui-même ; tel fut Kyabjé Ling Dorjéchang, heureusement revenu sous les traits de Ténzin Loungtog Thrinlè Chöpa qui est né en Inde le

18 novembre 1985, bien évidemment dans une famille très pauvre et dont la mère est décédée alors qu'il n'avait que deux ou trois mois. Le flambeau est repris.

Sources :

- 14^e Dalai-lama Tenzin Gyatso, *Nor bu'i do shal* ; Dharamsala ; Tibetan Cultural Printing Press, 1989, 216 folios.
- Bstan pa bstan 'dzin ; *'Jam mgon rgyal ba'i rgyal tshab gser khri rim byon rnams kyi khri rabs yongs 'du'i ljon bzang*, Mundgod, Drepung Loseling Printing Press, 1992, 141 p.